

## CHRONIQUE

### *Soutenance de thèse de Joëlle Guidini-Raybaud*

Joëlle Guidini-Raybaud a soutenu sa thèse sur « Verriers et vitrail en Provence occidentale au Moyen Âge et à l'époque moderne » le 19 juin 2001 à 9 heures, à la salle Georges Duby de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme devant un jury constitué de Mesdames et Messieurs Régis Bertrand, professeur à l'Université de Provence, Michel Fixot, professeur à l'Université de Provence, directeur de la thèse, Fabienne Joubert, professeur à l'Université de Paris IV, présidente, Michel Hérold, conservateur du patrimoine, et Marie-Claude Léonelli, adjointe au conservateur des Monuments Historiques de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Joëlle Guidini-Raybaud expose les questions qui ont guidé son travail : existait-il un artisanat du vitrail en Provence au Moyen Âge ? Qu'était-il ? Comment fonctionnait-il ? Qui étaient les artisans ? Le petit nombre de verrières en place, de pièces de musée et de fragments trouvés en fouille a contraint pour y répondre à explorer les sources d'archives, sans viser à une exhaustivité impossible, mais en s'efforçant de constituer des séries significatives. Cette recherche a révélé 245 individus dont on a restitué la biographie. Elle a permis également de reconnaître l'existence d'un métier de verrier que l'on découvre par la mise en évidence d'un apprentissage de la verrerie et d'un apprentissage conjoint de « peinture et verrerie » lequel s'effectue en un temps une fois et demie plus long que l'apprentissage de l'une ou l'autre activité ainsi que par la présence d'un équipement spécifique dans les ateliers. On ne peut plus considérer le métier de verrier comme une vague extension du métier de peintre. Cet artisanat reste modeste. Il se manifeste tardivement, à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et encore seulement à Avignon. Il est lent à s'implanter : il n'est réellement présent dans le reste du pays qu'à partir du deuxième tiers du XV<sup>e</sup> siècle et il n'atteint sa plénitude qu'à la fin de ce siècle. Introduit par des hommes venus de contrées extérieures connues pour leur richesse précoce en artisanats verriers, il attire peu la population locale. Ce métier se perpétue de père en fils, les mariages se font dans la même catégorie socioprofessionnelle et les liens personnels sont très forts dans ce milieu. Les fortunes sont modestes, mais rarement médiocres et il y a peu d'ascension sociale. On peut dégager quelques caractéristiques du vitrail provençal : la volonté d'images simples, avec une prédilection pour les images d'Annonciation et de Crucifixion, l'omniprésence des verrières à grands personnages dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, une mise en œuvre toujours simple, sans artifices techniques. Le choix d'une chronologie large

a permis de mettre en évidence le déclin du vitrail qui se produit en Provence dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et de mieux suivre la mutation du métier de verrier vers celui de vitrier. Ces transformations sont à mettre en relation avec le changement du goût à la suite du concile de Trente (encore qu'un recul de la couleur dans les vitraux monumentaux en Provence s'observe dès 1530) et avec les difficultés monétaires du moment. Au terme de ces changements le XVII<sup>e</sup> siècle est celui des vitriers, un métier dont le recrutement est autochtone et qui commence à se fermer. En conclusion Joëlle Guidini-Raybaud insiste sur le fait que son travail doit être pris comme un état de la question qui reste ouvert sur bien des points qu'un dépouillement plus ample des registres des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles pourrait compléter.

Michel Fixot, directeur de la thèse, relève que la démarche de la candidate s'inscrit parfaitement dans le contexte des travaux du Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne qui portent sur les conditions de production, sur la société artistique ou artisanale, sur l'histoire sociale. L'absence de grandes réalisations régionales a contraint la candidate à faire une place importante aux sources écrites, ce qui fait une grande part de l'originalité de la thèse. La documentation mise en œuvre au prix d'une grande ténacité dans les dépouillements met bien en valeur la polyvalence des activités, peinture, vitrerie, travaux de prix et travaux très communs, voire alimentaires, et une initiative d'artistes qui semble très limitée. La thèse est bien écrite et bien construite. Elle répond aux règles de l'érudition. On apprécie beaucoup les conclusions partielles qui permettent de faire le point au fur et à mesure des progrès de la démonstration, les *indices* de noms de personne et de lieu et, surtout, ces précieuses biographies qui resteront un instrument de travail pour tous ceux qui s'intéresseront désormais au vitrail. L'un des grands intérêts du travail tient à l'étude du vocabulaire du métier. Elle permet de définir contre des auteurs anciens un véritable métier de peintre verrier, pas entièrement autonome dans la mesure où la polyvalence est de règle, mais correspondant à une dominante de l'activité. L'étude de la condition sociale des travailleurs est bien menée, de même que celle de l'origine géographique de ces artisans longtemps étrangers à la région, peut-être la raison d'une certaine faiblesse du métier dans ce pays. Des observations très fines sont présentées sur le niveau de culture et les familles de verriers. La topographie des ateliers, leur équipement sommaire, l'absence de stock de matériaux, le peu de main-d'œuvre qualifiée révèlent une atmosphère de fragilité. Dans les aspects plus archéologiques il faudrait sans doute mieux mettre en rapport le rôle de la reconstruction des églises paroissiales, souvent après déplacements des sites des villages et évoquer la restauration des églises au cours de cette période. Peut-être aurait-on pu souligner le fait que si la Provence n'a pas été une grande région de production de vitrail c'est parce que l'architecture gothique méridionale est restée réticente face au traitement de la lumière. Mais le travail présenté emporte largement l'adhésion.

Marie-Claude Léonelli souligne l'importance de la masse documentaire sur laquelle s'appuie cette thèse dont témoignent les 1582 textes d'archives recensés dans le tome III. Les dépouillements ont été poursuivis dans deux directions: retourner aux originaux pour vérifier les actes déjà signalés ou publiés par les érudits locaux, mais aussi prospecter pour augmenter de manière considérable le corpus des documents relatifs aux verriers. Parmi les nombreux documents inédits beaucoup concernent la vie privée et familiale des artisans et contribuent à enrichir les 245 notices biographiques réunies dans le tome II. Il faut féliciter l'auteur de l'attention particulière qu'elle a porté aux problèmes de vocabulaire, aux mots qui concernent les aspects

techniques du métier, aux désignations du métier lui-même et de ceux qui le pratiquent. Le recensement et le dénombrement de ces termes est un élément de clarification. Joëlle Guidini-Raybaud apporte ainsi des éléments très concrets sur les techniques (date d'introduction d'un outil spécifique, coût des armatures métalliques etc.). Le parti-pris de présenter globalement pour chaque individu toutes ses activités, quelle que soit la forme de peinture concernée (vitraux, panneaux, peinture murale, enluminures) est justifiée tant est habituelle la double pratique et permet de mieux révéler l'importance de certaines personnalités, mais rend parfois plus difficile d'appréhender la part réelle de la peinture sur verre dans leur carrière. On peut regretter que n'apparaissent pas suffisamment les commanditaires, les matériaux pour le faire existent pourtant dispersés dans l'ensemble de la thèse. Généralement prudente, mais sachant aussi prendre clairement position, Joëlle Guidini-Raybaud a fait preuve d'une réelle maîtrise dans sa démarche et apporte une contribution décisive à notre connaissance du vitrail et du statut de l'artisan qui le produit.

Régis Bertrand dit tout l'intérêt et le constant plaisir qu'il a pris à lire cette thèse dont il relève les qualités formelles. Il souligne le mérite de l'auteur qui a choisi d'étudier une forme d'art pour laquelle la région provençale était jusqu'ici considérée comme un site mineur et dont les traces ne subsistent qu'à l'état d'échantillons parfois infimes et souvent remaniés. Elle démontre en outre par une savante étude des débris parvenus jusqu'à nous la grande qualité technique et artistique de l'art de ces verriers oubliés. L'enquête conduite tant en archives que dans les musées et les dépôts de fouille est impressionnante. L'auteur a montré beaucoup de finesse et d'esprit critique dans l'exploitation de ces documents menant une étude attentive de terminologie, développant une analyse sociale méritoire d'un groupe qui n'est pas un corps constitué et une étude de sa pratique professionnelle, reconstituant les étapes de la commande et de sa réalisation et tentant même de proposer quelques conclusions intéressantes sur les prix et sur la productivité journalière du verrier. Régis Bertrand émet quelques réserves. Il critique l'utilisation aberrante des départements actuels pour définir le périmètre d'une thèse sur la France d'Ancien Régime. Il regrette un certain nombre d'insuffisances de la bibliographie historique, en particulier dans le champ de l'histoire religieuse. Le considérable renouvellement des études et des publications concernant la réforme tridentine qui a marqué les dernières décennies n'est pas pris en compte. Régis Bertrand conclut en affirmant que cette thèse lui semble du point de vue historique exemplaire. Cette contribution à la réhabilitation régionale d'un art est aussi contribution à l'histoire sociale d'un groupe et à l'histoire de la vie matérielle; elle est aussi une contribution à l'histoire des migrations qui vient opportunément rappeler que dans l'histoire du Midi, l'apport technique et humain du nord n'a cessé d'être essentiel contrairement aux idées reçues.

Michel Hérold souligne l'importance d'un travail qui vient combler un blanc presque total sur la carte de France des études sur le vitrail. Il approuve le choix d'un espace chronologique large qui a pour avantage majeur de permettre l'observation des principales transformations du métier en l'absence d'un corps d'œuvres important. Il relève que les principes de recherche adoptés demeurent novateurs et relativement peu pratiqués: seule la Lorraine et Paris ont pour l'instant bénéficié de recherches du même ordre. La thèse de Joëlle Guidini-Raybaud fait donc partie des travaux pionniers en la matière. La documentation réunie est abondante: La candidate a, grâce à ses patients dépouillements, découvert 20 % de nouveaux textes et elle a enrichi d'informations négligées le dossier des textes déjà repérés par ses devanciers.

L'analyse de ce corpus est précise et rigoureuse. Sans doute la vision analytique de l'auteur est elle poussée à l'extrême et il faudra en vue de la publication remodeler certaines parties du travail. Michel Hérold souligne quelques uns des apports importants de cette thèse : la chronologie qu'elle dessine, la polyvalence des artistes, l'organisation matérielle et le mode de fonctionnement de l'atelier. En ce qui concerne la production la thèse montre que des rondels sont fabriqués dans la région où ils sont la forme la plus répandue du vitrail civil, il ne s'agit donc pas, comme certains le croient, d'une spécialité des ateliers flamands. Michel Hérold conclut en souhaitant que le travail d'inventaire des vitraux de Provence soit intégré dans l'un des prochains volumes du *Recensement des vitraux anciens de la France*.

Fabienne Joubert félicite la candidate pour l'ampleur et la rigueur de son enquête. Elle souligne combien l'ouvrage, en dépit de son volume, est facile à utiliser et de lecture aisée et stimulante. Elle aurait aimé voir réduites les limites chronologiques de l'enquête, éliminant les développements sur les artisans du XVII<sup>e</sup> siècle, une fois constatée la mutation du métier de verrier vers celui de vitrier. Elle juge très convaincante la réflexion de la candidate sur l'association habituelle de la peinture et de la verrerie, analyse fondée sur des documents décisifs tels que les contrats d'apprentissage. Elle incite Joëlle Guidini-Raybaud à confronter ses résultats à ceux récemment obtenus pour la Bourgogne et la Picardie. Elle estime que l'auteur aurait pu insister plus qu'elle ne le fait sur le rôle de la clientèle dans le développement de l'art du vitrail. Elle apprécie la remise en question de l'attribution des vitraux de la chapelle Saint-Mitre de la cathédrale d'Aix-en-Provence à Guillaume Dombet. Mais elle aurait aimé que la présentation des vitraux de cette cathédrale soit moins éclatée et que d'une manière générale la présentation des vitraux conservés soit plus synthétique et centrée sur les monuments. Elle propose en conclusion d'accueillir rapidement ce très beau travail dans le cadre des publications du *Corpus Vitrearum Medii Aevi*.

Le jury au terme de sa délibération décerne à Joëlle Guidini-Raybaud, le titre de docteur de l'université de Provence avec la mention Très honorable et les félicitations à l'unanimité.

P. H.